

**A partir de l'exposition d'Amélie Berrodier**  
**Portraits & Récits de vie**

**Les imaginaires engendrés par les tapisseries  
et le lieu créé grâce aux objets prêtés  
par les habitants de Pérouges :**

**Textes produits en atelier d'écriture  
& par les élèves de CE1 et CE2 de Pérouges**



la maison des arts contemporains de Pérouges

## Table des matières

<b>Christiane ou le désir des couleurs .....</b>	<b>3</b>
Par Gilles.....	3
<b>La tapisserie d'Anne-Marie .....</b>	<b>5</b>
Par Michèle Badel .....	5
<b>Simone .....</b>	<b>7</b>
Par Nicole .....	7
<b>Mireille.....</b>	<b>8</b>
Par Jean-Pierre.....	8
<b>Yvette.....</b>	<b>9</b>
Par Monique .....	9
<b>La maison de Pérouges.....</b>	<b>10</b>
Par les élèves de CE1 & CE2 de la classe de Mme Measson à Pérouges.....	10

Aujourd'hui Christiane est morose comme le ciel gris qui coule par la fenêtre. Elle est seule dans son appartement. Ses enfants sont partis avec leur père pour rendre visite aux grands-parents paternels, avec lesquels d'ailleurs Christiane n'a pas trop d'atomes crochus. Elle a prétexté un début de grippe qu'elle ne « voudrait surtout pas transmettre ».

Désœuvrée, elle erre dans son appartement, s'arrêtant devant ses objets familiers : une tapisserie représentant un village traditionnel d'Afrique noire où des personnages stylisés vaquent à leurs occupations, un masque Dogon offert par son frère qui a travaillé là-bas, un ancien percolateur auquel elle tient tant, et tous ces bibelots, ces photos de famille, ces tableaux... même l'horloge murale qui carillonne comme pour se rappeler à sa mémoire.

Vautrée dans le grand canapé de cuir rouge en face de ses livres sagement rangés dans la petite bibliothèque, elle pense à sa vie monotone, sans relief ni couleur, uniformément grise.

Certes elle aime bien son mari qui rapporte l'argent du ménage et lui a fait deux beaux enfants qui marchent bien à l'école. La grande entre en 6ième et son frère, bien qu'il déteste l'école, poursuit malgré tout sans chaos sa scolarité en CM1.

Christiane, issue d'une famille modeste, rêve d'ascension sociale et de reconnaissance bourgeoise. Son mari n'est-il pas cadre moyen dans une entreprise de moteurs électriques !

Aussi pour mieux poursuivre son projet adopte-t-elle les principes et règles de vie de la petite bourgeoisie de province : ne pas se faire remarquer, rester discrète jusqu'à l'effacement, être toujours bien vêtue mais sobrement, et surtout ne faire ni envieux, ni jaloux.

Aujourd'hui elle pense à tout ça, à son pâle bonheur, à son quotidien pas très excitant, à sa vie sans couleur.

Tout à l'heure, en allant aux toilettes, elle a regardé le papier peint qui recouvre le mur du couloir, comme si elle ne l'avait jamais vu, alors que c'est elle qui l'a choisi. Un papier gris-beige, sans caractère ni vraie couleur, tellement discret et



Christiane

pass-partout qu'elle pourrait lui ressembler si en son for intérieur elle ne sentait pas une irrésistible aspiration à une autre vie, plus riche d'aventure, plus colorée !

Se reprendre, s'arracher de ce canapé, sortir respirer le grand air.

Dehors, la grisaille et la fraîcheur de l'air l'incitent à marcher vite... et sur les têtes de chat qui pavent les ruelles de son village ce n'est pas facile ! Passer faire causette avec la pétulante Marie-Louise, boulangère de Pérouges, qui à cette heure ne doit pas avoir trop de clients à servir ?

Christiane aime bien son village, mais elle regrette la disparition de la plupart des commerces, tués par les grandes surfaces proches. Elle regrette qu'il soit devenu un village dortoir sans vraie vie... Elle marche dans les rues, au hasard, sans but précis. Pas envie de parler : Marie-Louise, ce sera pour une autre fois...

Elle marche et rêve éveillée, son imagination galope ! Elle est chez elle, seule comme elle l'était avant de sortir. On frappe à sa porte. Elle va ouvrir. Mon dieu, Simon ! Depuis tout ce temps, quel hasard ? Et lui, planté devant la porte grande ouverte, emprunté, presque gêné, bafouille quelques mots qu'elle n'a pas besoin d'entendre pour comprendre. Les joues empourprées, émue, Christiane l'invite à entrer. Il la prend dans ses bras, elle se love contre lui. Il murmure des mots à son oreille, des mots comme quand ils étaient très jeunes, avant qu'il soit appelé en Algérie pour y faire son service militaire. Ils s'embrassent, comme aux jours heureux où ils s'aimaient.

Christiane sait bien que cette histoire n'est que le produit de son imagination, que ce n'est qu'un rêve, mais bien qu'elle en ressente de la culpabilité et que ses principes condamnent les errements de son imaginaire, elle veut continuer ce rêve, en jouir autant que possible. L'essentiel n'est-il pas que rien de ce qui se passe en elle n'affecte son apparence, toujours discrète et sobre, sans couleurs trop voyantes ?

Par Michèle Badel

C'est ma mère qui a choisi cette tapisserie il y a six mois. Pour mes treize ans, elle a décrété que le papier peint de ma chambre faisait trop bébé. En cela elle n'avait pas tort. Elle a fait venir le plâtrier-peintre qui avait réalisé les travaux de la maison, lorsque mes parents en ont hérité en 1970, quelques années après ma naissance. Il est arrivé un soir avec deux gros catalogues sous les bras. A l'intérieur, des dizaines de papiers-peints classés par genre et par couleur. Moi, j'aurais adoré avoir des motifs comme ceux qui décorent la chambre de ma copine Martine. Des fleurs orangées avec des volutes pop. Quelque chose de bath, quoi ! Mais ma mère a très vite jeté son dévolu sur des motifs plus classiques mêlant petites fleurs et rubans.

Au final, j'ai eu le choix entre des roses ou des violettes. J'ai fini par plouffer parce que ça m'était complètement égal : c'était son goût, pas le mien. C'est comme ça que je me suis retrouvée chaque soir à dormir dans une bonbonnière. Et inutile de vous dire que je ne suis pas prête de pouvoir épingler sur ces foutues roses mes posters favoris de Dave, Claude François ou Mike Brandt.

D'un autre côté, j'ai échappé à la déco raccord avec l'extérieur, car dans la région personne n'ignore que Pérouges est une cité médiévale. Il suffit de descendre les quelques marches qui mènent à la maison pour être transporté six siècles en arrière. Alors imaginez si elle avait choisi des motifs avec des troubadours ou des fleurs de lys. Ou pire, des tentures ornées des armoiries du village : dragon d'or sur fond rouge ! Quoique le dragon, cela aurait pu me plaire. J'ai lu tellement de contes où de preux chevaliers livrent bataille à des serpents ailés pour délivrer de frêles princesses. Cela aurait mis un peu d'héroïsme voire d'érotisme dans mes nuits trop sages. Tandis que ces roses sagement alignées, c'est d'un déprimant !

Du reste, tout dans cette baraque est désespérant. Dans ma chambre, pas question de fauteuil en skaï ou d'armoire en contreplaqué. J'ai hérité de la table de nuit années trente de ma grand-mère et d'une commode Louis-Philippe. Quant à mon lit, il semble tout droit sorti de la cellule d'un trappiste de l'Abbaye du Plantay. Heureusement que j'ai obtenu, de haute lutte, le droit de mettre une couverture avec des motifs de chats. J'adore les chats. Le mien s'appelle Caramel. Il ressemble trop à la couverture. Un chat roux commun, un bâtard



Anne-Marie

comme aurait dit mon grand-père, mais une boule de tendresse. Ma mère ne veut pas qu'on dorme ensemble mais tolère que je fasse mes devoirs au salon, dans le grand fauteuil, avec Caramel sur mes genoux. Le salon, c'est d'ailleurs le seul lieu où je me sens bien ici, surtout l'hiver avec le feu dans la grande cheminée.

Tiens, il est seize heures. Impossible d'ignorer l'heure avec ce carillon qui sonne toutes les trente minutes. Cela m'a pris plus d'un mois pour qu'il ne me réveille plus la nuit. Pire que le coucou de la chambre de ma petite enfance. Bon, il est temps que j'aie prendre mes affaires de danse. Martine ne va pas tarder à cogner à la vitre. C'est son père qui nous emmène chaque samedi. La danse classique, bien sûr ! Encore une idée de ma mère, soi-disant pour me redresser les genoux et me donner un joli port. Vivement mes dix-huit ans que je me barre de cette bicoque avec ses plafonds à la française, ses tommettes bancales et ses parquets grinçants. Même si c'est pour me retrouver dans une chambre de bonne parisienne, qui donne sur une rue bruyante au sixième étage sans ascenseur, je signe tout de suite. Ah, Paris !

Je suis celle sur les photos qui fronce les sourcils, pas contente d'être là. A cette place de l'aînée de la famille qui porte quelque chose de trop lourd pour elle.

Aider la mère, travailler au champ, aller garder les vaches dès que la fin de l'école le permet.

L'école c'est ma respiration, même si parler ma langue m'est interdit. J'aime les mots, les écrire sur le cahier.

Ce lieu où je me trouve me fait penser à celui où j'ai habité il y a longtemps, mais sans les tableaux, un endroit plus austère, où la lumière rentrait peu. Me reviennent surtout les odeurs, celle du lait baratté, celle acre du purin dans l'étable à côté, celle du cidre dans le chai, l'odeur aussi de la cheminée et des édredons moelleux dans des lits immenses.

Mais la vie était ailleurs...

Je m'imaginai dans un village avec ses ruelles pavées, ses maisons en pierres. Je pouvais porter des robes de velours, des coiffes majestueuses, des colliers de perles.

Et rêver à être une autre.

Vivre dans une maison aux murs clairs, avec des lampes partout, des tableaux qui me font penser à la mer, cette belle horloge qui me rappelle le carillon qui rythmait le temps et égrenait si joliment les heures.

Et puis des livres, des fauteuils confortables et doux pour les lire devant la cheminée.

Mais le temps d'avant était celui du travail, gagner sa vie dès le certificat d'études. J'aurais tellement aimé avoir le temps d'apprendre, devenir institutrice...

Mais qu'est-ce qui m'arrive ?

Ah ! c'est toi Georges, c'est toi qui as frappé ?

J't'avais pas entendu, j'étais dans mes pensées.

Le courrier... oui bien sûr, le courrier.

Merci Georges, on s'voit dimanche ?



Simone

Par Jean-Pierre

Je m'appelle Mireille. C'est moi qui m'occupe du rosier grimpant le plus fleuri de la cité, celui qui pousse devant ma porte du bas. Je le soigne bien, l'arrose régulièrement, et c'est sûrement pour cela qu'on dit que c'est le plus beau du village !

Comme mes voisins, j'aime m'occuper des chats qui circulent entre les maisons, les nourrir, les caresser. Ils ont tous un nom.

J'aime bien voir la lumière du soir entrer par ma porte fenêtre. En hiver, quand il fait beau, le soleil pénètre dans l'entrée jusqu'à la pendule. C'est court, mais c'est un grand moment de calme et de bonheur.

De mon perron, je vois la rue du For qui monte jusqu'à la place du puits, avec ses façades de galets empilés.

Au fond de ma chambre, j'ai organisé mon petit nid autour de la cheminée, avec le fauteuil orange que m'a légué ma mère, un grand canapé rouge et une petite bibliothèque. C'est là que je lis et relis mes livres préférés. C'est aussi là que j'écoute la radio, surtout pour les chansons. J'aime bien Edith Piaf. Elle me touche profondément.

Tiens, on frappe à ma porte. Surprise, c'est mon frère aîné qui vient me souhaiter mon anniversaire. On ne se voit pas beaucoup, mais là, ça me fait drôlement plaisir. Il habite Lyon, et a dû venir en train, puis monter à pied jusqu'ici.



Mireille



J'habite à Pérouges, rue du For, une petite maison dont j'ai hérité de mes parents.

Avant, je vivais à Lyon.

Pérouges, c'était la sortie du week-end, et les vacances à la campagne.

Maintenant que je vis à l'intérieur du village, tout est différent.

Par la fenêtre je vois les murs de pierre et de galets roulés. Les pavés de la rue luisent quand il a plu. Un paysage purement minéral. Rien de vivant.

Dans la maison j'ai l'impression d'être dans un musée, sauf dans le coin canapé où je me blottis devant la télévision.

Les meubles et les objets ne vivent plus de leur vraie vie : le pétrin ne sert plus, le réveil ne sonne jamais, personne ne se regarde dans le miroir au cadre doré.

Quelqu'un frappe au carreau !

Une visite ?

Un metteur en scène de cinéma qui fait des repérages pour son prochain film !



Yvette

## La maison de Péruges

Par les élèves de CE1 & CE2  
de la classe de Mme Measson à Péruges<sup>1</sup>

Dans la maison de Péruges vivaient une famille : les enfants qui s'appelaient Enora et Pauline, et les parents qui s'appelaient Thibault et Flora.

Les enfants jouaient avec les mini-poupées, les parents mettaient la tapisserie bleue sur les murs, puis ils firent la cuisine avec le rouleau à pâtisserie.

Ils installèrent le sceptre sur la table, le carton d'orgue de Barbarie dans la bibliothèque et ils rangèrent les vestes sur le porte-manteau.

Ils posèrent les caméléons en perle sur la table, le papa installa le canapé, et la maman mit son collier en œuf d'autruche !

Toute la famille passa à table.

---

<sup>1</sup> Texte écrit par les élèves suite à leur visite de l'exposition d'Amélie Berrodier à La MAC.